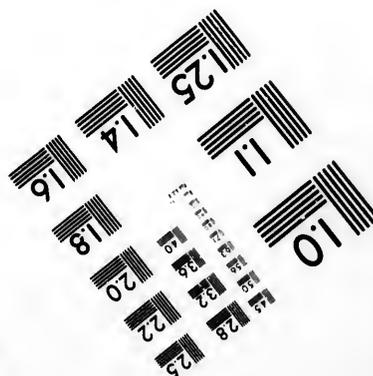
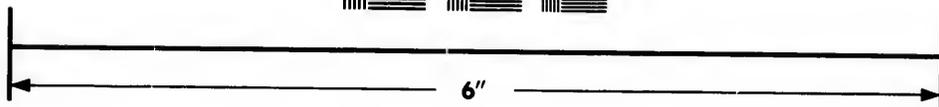
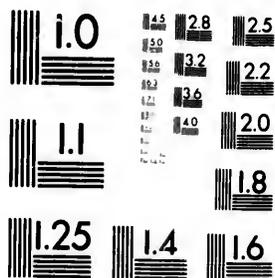


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18 20 22 25  
19 21 23 24 26 27 28

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17

**© 1981**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de la couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

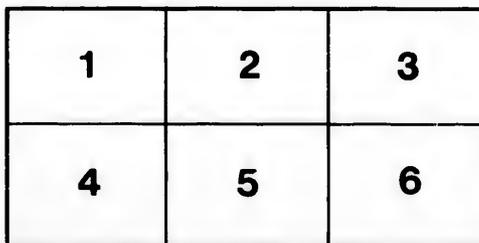
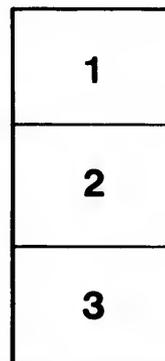
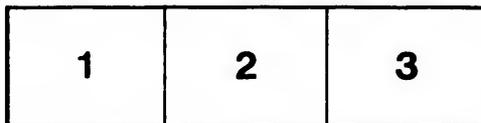
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

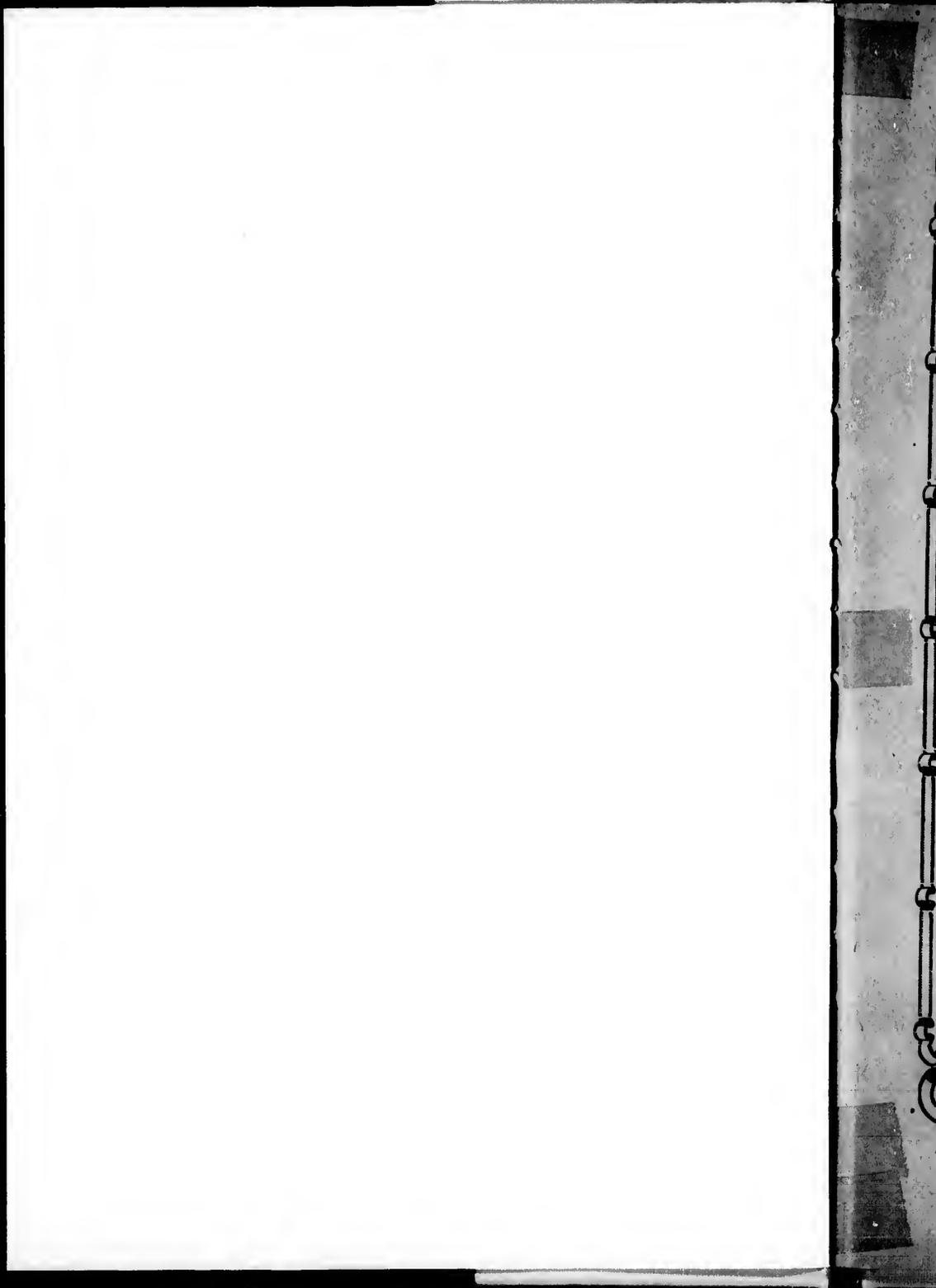
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



*Jean-François Pélletier*  
*A. M. D. G.*

# SOIR D'AUTOMNE

PAR

JAMES-E.-P. PRENDERGAST,

Etudiant en Droit.

---

QUÉBEC

P.-G. DELISLE, IMPRIMEUR

1881

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

# SOIR D'AUTOMNE

PAR

JAMES-E.-P. PRENDERGAST,

Etudiant en Droit.



QUÉBEC

P.-G. DELISLE, IMPRIMEUR

1881

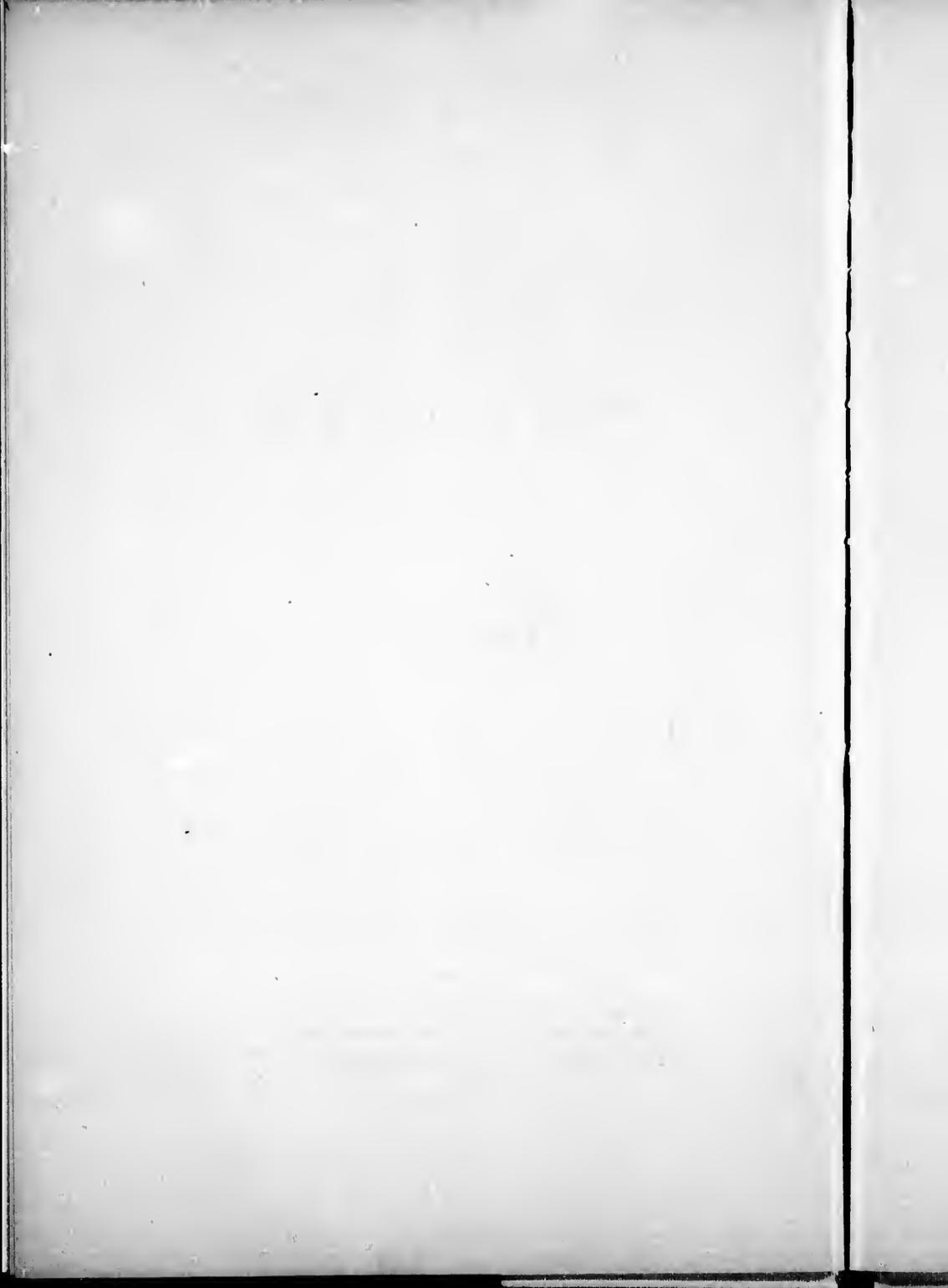
PS8481

R45

S6

*Paul Fauquier Pélit*  
*A. M. D. C.*

	A	MA MÈRE.



# SOIR D'AUTOMNE.

---

LE POÈTE.

Voilà qu'au firmament une étoile s'allume ;  
Le ciel dévoile aux yeux toute sa profondeur.  
Sur les côteaux lointains la forêt vierge fume ;  
A leur pied se replie un lourd voile de brume,  
Au-dessus tremble encore une faible rougeur.

Comme un navire en proie au feu qui le dévore,  
Le soleil dans la nue enfonçant par degré  
Et projetant au loin ses lueurs, a sombré.  
Et la nuit qui surgit du côté de l'aurore,  
Ainsi que des débris sur le flot empourpré,  
Efface les reflets qui surnagent encore.

J'aime ces soirs d'automne et leur pâle beauté.  
Le ciel revêt alors une teinte plus grave ;  
Et lorsque les rayons, comme une ardente lave,  
Ont glissé des versants inondés de clarté,  
La nuit calme soudain les vents et les tempêtes  
Et le firmament bleu s'arrondit sur nos têtes,  
Splendide, empreint de calme et de sérénité !

J'appelle alors la vieillesse seroïne  
Dont ces beaux soirs sont un tableau vivant,  
Cet âge heureux où la tempête humaine  
Ne m'emportera plus dans sa course incertaine,  
Où se forme le lac des ondes du torrent.

Je sens que l'âme est plus légère  
Devant cette nature où rien n'est tourmenté ;  
Et les étoiles d'or gravitant dans leur sphère,  
Me semblent doucement s'approcher de la terre  
Et sourire à l'humanité.

En été, le couchant a trop d'ardente flamme,  
Les bois trop de parfums, de murmures confus ;  
Les espaces profonds ravissent trop notre âme,  
Et la terre est trop belle à nos regards émus...

Pourquoi me semble-t-il que toute la nature  
Cette nuit parle par ma voix ?  
Qui chante ces accords sur mon luth qui murmure  
Sans que ses cordes d'or frémissent sous mes doigts ?

Est-ce toi qui m'appelles ?  
Ma Muse, est-ce bien toi ?  
J'ai cru voir l'ombre de tes ailes  
Palpiter près de moi...

LA MUSE.

C'est moi qui suis venue à cette heure bénie  
Où sur tous les buissons ton âme rajeunie  
Comme l'oiseau se pose pour chanter,  
Car la Muse aime aussi la vie et la jeunesse,  
L'enthousiasme saint, les élans et l'ivresse,  
Tout ce qui ravit l'âme et l'aide à remonter.

Je relève aussitôt l'homme faible qui tombe ;  
Je verse à flots pressés dans son cœur qui succombe  
Comme un baume divin, la consolation.  
On m'appelait la Muse avant de me connaître ;  
Tu n'as qu'à m'appeler pour me voir apparaître :  
Je suis la Grâce et l'Inspiration !

Tu t'enivres un jour du vin de la jeunesse ;  
Demain fondra sur toi la stérile tristesse  
Etoffant de son poids les élans généreux.  
Ton inutile ardeur ne poursuit que des ombres,  
Et tes espoirs déçus couvrent de leurs décombres  
L'objet vrai de tes vœux.

\* \* \*

A ta vie, à ton nom, ne mens plus ô Poète ;  
Surtout ne mens plus à ton cœur.  
Encore ce matin, brisé, le front rêveur,  
Tu marchais dans les bois et ta voix inquiète  
Appelait en tremblant la voix qui la repète  
Et lui répond toujours avec tant de douceur.  
Insensé ! cette voix c'est l'écho, c'est ton rêve  
Qui s'émoult et qui pleure en ton cœur endormi  
Et tu crois que le chant qu'il commence s'achève  
Sur les lèvres d'un ami.

Et depuis quel long temps te penchant près de l'onde,  
Et n'y voyant que toi, ne penses-tu pas voir  
Dans le cristal menteur quelqu'un qui te réponde  
Et s'approche du bord quand tu t'y viens asseoir.

Hélas ! ce n'est qu'une ombre, en ton ivresse amère,  
Que tu vois souriant dans ce miroir profond ;  
Qui tend ses bras tremblants à ton ombre éphémère,  
Et dont le front brûlant s'approche de ton front.

Partout, toujours, en toute chose,  
Tu penses voir un abri pour ton cœur ;  
Une fraîche espérance où l'âme se repose,  
Où l'homme plus heureux devient aussi meilleur.

Dans un ciel pâle et sans nuage  
Où tremble encor l'adieu du jour,  
Dans une pauvre fleur sauvage,  
Dans un beau cantique d'amour ;  
Dans un mot de charité sainte  
Tombant des lèvres d'Ariel,  
Dans une âme pure où la plainte  
Expire en regardant le ciel ;

Dans tout tu vois un reflet de lumière  
Echappé des splendeurs des cieus ;  
Et tu te dis combien doit être radieux  
Cet immortel foyer de la beauté première  
Qui projette ces flots de rayons lumineux.



Tu recherches la voix des concerts séraphiques  
Dans les accents pieux qui naissent de l'autel.  
Quand les crépuscules magiques,  
Déployant au couchant leurs richesses féeriques,  
Comme une autre face du ciel,  
Font surgir à tes yeux des fontaines d'eau vive,  
Des flouves dans leur lit roulant des diamants,  
Des rochers de saphirs, des îles dont la rive  
Découpe en traits de feu les flots étincelants ;

Tu sens se réveiller et s'émouvoir ton âme ;  
Tu trembles et comprends que tu n'es qu'un banni,  
Et tu voudrais sur des ailes de flamme  
Traverser en vainqueur ces champs de l'infini.

Poète, il faut donner l'essor à la prière,  
Remonter en chantant vers la source première  
Où l'astre souverain rajunit sa beauté ;  
Il faut planer et boire à des flots d'harmonie,  
Et courir librement sur l'aile du génie  
Dans les champs de l'espace et de l'éternité.

\*  
\*  
\*

Tu t'approches de la fontaine  
Où vient boire le cœur humain.  
Comme un vase portant ton âme dans ta main,  
Tu penses la remplir de cette onde sercine  
Et noyer une soif qui s'apaise soudain.

Mais l'âme immense et souveraine  
Fut faite si grande aux Six jours,  
Qu'alors même qu'on croit qu'elle est tout à fait pleine  
Elle se creuse encore et demande toujours.

Elle n'a pas de fin, ta belle âme immortelle ;  
L'immensité de Dieu seule peut la remplir.  
Et de tout ce qui tombe en elle  
Sa soif ne saurait s'assouvir.

Non, non, ne cherche pas la triste poésie,  
Ni le Beau des mortels, ni l'astre, ni la fleur ;  
Ni la pathère antique écumant d'ambroisie,  
Versant la paix des sens et l'ivresse du cœur.

L'amour sans lendemain n'est pas de cette terre.  
L'homme emporte en mourant son rêve dans la nuit ;  
Il ne laisse de vrai que le cœur de sa mère,  
Il n'emporte de bon que son pâle suaire,  
Tout le reste est menteur, lui promet et le fuit.

Mais cherche la Beauté pure, vrai, idéale.  
Nous n'en voyons ici qu'un reflet fugitif ;  
Mais même en paraissant sous son jour le plus pâle,  
Elle fait éclater, brûlante et triomphale,  
L'hymne de liberté dans le cœur du captif.

Voilà, voilà l'amour fidèle !

Le seul être consolateur !

La source qui toujours croît et se renouvelle  
Selon que croît aussi la soif de notre cœur.

Elle est profusion, grandeur, magnificence !  
Le pardon qui descend remonte incessamment ;  
Et grossissant ses flots dans cette source immense,  
Il retombe toujours, merveilleuse abondance,  
D'autant plus généreux que l'oubli fut plus grand.

Ce pardon est trop haut à la nature humaine,  
L'homme peut bien donner, Dieu seul sait pardonner.  
Ressentant comme toi les anneaux de sa chaîne,  
L'homme dans le passé peut bien abandonner  
Le souvenir du mal dont il est le complice ;  
Mais c'est du Seigneur seul un attribut divin  
De donner au-delà de ce que sa justice  
Avait remis pour nous de bienfaits dans sa main.

\* \* \*

Et lorsque refoulant les plaintes de ton être,  
Tendant toujours les bras aux mirages trompeurs,  
Comme un oiseau d'hiver qui bat à la fenêtre  
Tu passes mendiant un mot de tous les cœurs ;

Lorsqu'enfin l'âme vide et le visage pâle,  
Tu reviens de nouveau, bien avant dans la nuit,  
T'asseoir plus triste encor dans ton sombre réduit ;  
Dis-moi, d'où vient alors le vent qui par rafale  
T'apporte son essaim d'anges consolateurs,  
Comme l'on voit parfois sur la brise automnale  
Revenir de l'été quelques oiseaux chanteurs ?

D'où descend donc la main qui change ta tristesse  
En transports de félicité ?  
Qui, soulevant le poids du tourment qui l'opresse,  
Laisse ton triste cœur respirer la gaité ?

Qui remplit ta mansarde sombre  
De chastes visions, de subtile clarté,  
D'archanges purs et beaux te souriant dans l'ombre  
Et sans voile à tes yeux découvrant leur beauté ?

Et lorsque nul ami ne vient ouvrir ta porte,  
Quelle est la voix qui dit avec bonté :—  
— “ Enfant la paix que je t'apporte  
Vant bien leur hospitalité ? ”

Poète, il faut chanter ce Dieu que tout adore.  
Le cœur humain doit comme une mandore  
Suspendue aux rameaux le soir,  
Tressaillir d'un écho sonore  
Quand un souffle d'en haut passe et vient l'émouvoir.

LE POÈTE.

Et quoi ! faut-il chanter ? quand la clameur humaine  
Monte dans un air corrompu ?  
Chanter, quand la voix se déchaine  
Ainsi qu'un coursier dans la plaine,  
Dont le frein s'est rompu ?  
Quand elle crie anathème,  
Qu'elle ment aux aïeux,  
Quand elle hait dire que j'aime,  
A sa rage mêler mon thème,  
Leur dire de lever les yeux ?

\* \* \*

O berceau parfumé de sainte poésie !  
Collines de l'Hybla, champs féconds d'Ionie !  
Les luths résonnaient bien sous votre ciel d'azur,  
L'air que vous respiriez était limpide et pur.  
Les sons flottaient au loin sur la mer qui palpite,  
Un silence profond tenait tout asservi ;  
La brise s'endormait dans l'arbre qu'elle agite,  
L'insecte se taisait sous l'herbe qui l'abrite,  
Et le silence était ravi.

La lyre de Sapho chantant Lesbos la blonde  
Caressait en pleurant la mer des Aleyons ;  
Les Cyclades levaient la tête au sein de l'onde,  
En entendant au loin ces modulations.  
Le torrent suspendait sa course vagabonde,  
Et la mer d'Icarie et la mer de Myrthos,  
Courant avec amour, des lèvres de leurs flots,  
S'en venaient déposer, tribut d'un autre monde,  
Un baiser sur les pieds de la blanche Lesbos.

\* \* \*

Aujourd'hui de tous lieux, de la nature immense  
S'élève un cri de haine, une sombre rumeur ;  
Et ceux qui croient pourtant, pâles, sans espérance,  
Cachés sous le manteau de leur triste prudence  
Craignent de dévoiler les pensers de leur cœur.

L'avare comprend bien que deux et deux font quatre,  
L'autre dans son orgueil sait comme il faut abattre  
    Et broyer le cœur d'un enfant ;  
Celui-là sait combien se vend la conscience,  
Comme il faut s'effacer quand parle une puissance  
    Pour être demain triomphant ;

Mais aucun d'eux ne sait, aucun d'eux ne devine  
    Que dans son cœur, sous la ruine,  
        L'infini puisse s'agiter ;  
Qu'ils n'auraient, s'ils voulaient, qu'à frapper leur poi-  
Pour en faire jaillir une source divine           [trine  
    Que rien ne pourrait arrêter.

Oui, je sens sur mon front une céleste empreinte ;  
Je voudrais que mon cœur respirât sans contrainte  
    Dans l'amour et la liberté.  
La mer ni le torrent, rien ne me désaltère ;  
Quelque chose m'appelle au-delà de la terre,  
    Je crois à l'immortalité !

LA MUSE.

O pauvre cœur martyr, pauvre cœur de poète,  
C'est le cri des hauts lieux, c'est l'appel idéal !  
Tu veux donner l'essor à ton âme inquiète,  
Tu veux voir l'infini comme le vit Hébal,

Y courir, y plonger, et comme une comète,  
Promenant partout ton ardeur;  
Marcher toujours, voler sans cesse à la conquête  
Des cieux et de la profondeur.

Ta lèvre reste close à l'abrenvoir immonde ;  
Tu retires ton cœur de la tourbe du monde,  
Et ton regard est las de la clarté du jour.  
Ton bras est fatigué de retourner la sonde,  
Tu songes au rivage où la verdure abonde  
Au sourire élément d'un beau soleil d'amour.

\* \* \*

Enfant, quand la forêt aux jours pâles d'automne  
Balance lentement son sommet ompourpré,  
Qu'elle laisse flotter son manteau qui rayonne  
Au vent qui le déploie et le ploie à son gré ;

Lorsque le chêne éclate en célestes murmures  
Qui vont se perdre au loin sous les dômes mouvants,  
Qu'on écoute, penché, sous les brunes ramures  
Ces tristes voix d'amour qui pleurent dans les vents ;

Lorsque, comme une reine à la mort condamnée,  
La nature se fait belle pour son trépas,  
Et qu'on la voit encor touchante et résignée  
S'efforcer de sourire aux choses d'ici-bas ;

Le vent soudain s'élève ! et partout dans la plaine  
Volent par tourbillons les larges feuilles d'or ;  
La pourpre se déchire en lambeaux et se traîne,  
Le feuillage s'envole en poussière du chêne—  
Puis tout a disparu de ce brillant décor.

Les murmures confus ne se font plus entendre ;  
Le silence descend triste comme l'oubli ;            [dre,  
Plus de rayons plongeants, plus de voix douce et ten-  
Mais à la branche noire on voit tristement pendre  
Un pauvre nid brisé d'où les oiseaux ont fui.

C'est ainsi que ton âme, enfant, se faisait belle  
De la couronne d'or de ses illusions.  
La nature t'offrait une fête éternelle,  
Et ton cœur ressemblait à la mer de Cybèle  
Quand sur ses flots vermeils passent les aleyons.

Comme eux les doux pensers, la tendre rêverie  
Se venaient reposer sur ta jeune âme en fleur,  
Et tout écho des bois, toute voix attendrie  
Ressortait plus sonore en passant par ton cœur.

Comme une fleur dont la corolle est pleine,  
Attendant que s'élève un souffle dans la plaine  
Qui la fasse pencher pour verser son odeur ;  
Ainsi tu n'attendais d'un être qui respire  
Qu'un signe de la main pour accorder ta lyre  
Et chanter ton bonheur.

Dans tes veines la vie, en ondes magnifiques,  
Circulant librement, courait avec ardeur ;  
La gloire te disait ses paroles magiques  
Qui font monter au front les ivresses du cœur.

L'aurore te plongeait dans une longue extase ;  
Tu trouvais trop étroit le champ de l'avenir ;  
Et ton cœur était plein jusqu'au bord comme un vase  
D'où coulent des parfums qu'il ne peut contenir.

Puis tu te fatiguas de ces faveurs suprêmes ;  
Tes yeux baissés erraient sur le bord du chemin.  
Tes rêves s'enfuyaient décolorés et blêmes,  
Et tu laissas un jour choir ton luth de ta main...

Tu ne remontes plus aux hauteurs de la joie ;  
Jamais l'enthousiasme, ainsi que sur sa proie,  
Vainqueur, ne font sur toi pour t'emporter au ciel.  
Les flottantes ardeurs de ton cœur sans constance  
Poursuivent au hasard un rêve de démence,  
Et tu laisses mourir la flamme sur l'autel.

\*.\*

Mais sache-le, Poète, on m'appelle la Grâce ;  
Je sais toucher les cœurs et ne les force pas.  
A la porte parfois je frappe, et puis je passe,  
Et trop souvent le vent efface  
Jusqu'au vestige de mes pas.

Quelquefois, cependant, avec sollicitude  
Je veille auprès du poète rêveur ;  
Je le suis dans la solitude  
Où je parle mieux à son cœur.

Quand je le vois fléchir sous un poids qui l'écrase,  
Qu'un désir infini revient le tourmenter,  
Qu'il sent courir en lui comme un feu qui l'embrase,  
Préludant de ma voix je lui dis de chanter.

La musique toujours pacifique et console,  
Elle repose l'âme et l'émue à la fois ;  
Sur son aile souvent la tristesse s'envole,  
Et l'on croit au bonheur en entendant sa voix.

Mais un jour près de lui le Maître me rappelle.  
M'approchant du poète et sur lui m'inclinant,  
Je revêts d'un rayon de la gloire immortelle  
Son front tantôt pâli qui brûle maintenant ;  
Et la pauvre muse infidèle,  
A la brise d'en haut déployant sa grande aile,  
Laisse son poète en pleurant.

\* \* \*

Tu ne veux pas chanter l'éternelle nature  
Parcequ'une clameur couvre sa faible voix ?  
Tu ne veux pas mêler ton triste et doux murmure  
Au refrain des lacs bleus, à l'écho des grands bois ?

Tu ne veux admirer qu'une image cachée  
Au dernier repli de ton cœur,  
Presser sur ta poitrine une feuille arrachée  
Qu'à ta porte une nuit conduisit le malheur ?

Et parceque ton cœur a soif de sacrifice,  
Tu veux toujours puiser dans cet amer calice  
Des espoirs immolés ?  
Boire en secret les larmes solitaires,  
Et remuer les dépouilles trop chères  
Des rêves envolés ?

Dédaignant l'univers, auguste sanctuaire  
Où Dieu t'avait mis pour prier ;  
Riant de l'autel où, victime volontaire,  
Tu devrais te sacrifier ;  
Raillant les murs croulants du temple séculaire  
Dont tu devrais être un pilier,  
Tu ris de la ruine et ton âme sommeille ;  
Et sans voir la plaine vermeille  
Où le Seigneur va se lever,  
A tout propos d'espoir tu détournes l'oreille :  
Tu veux dormir, tu veux rêver.

\* \* \*

J'ai dit quel est mon nom : je m'appelle la Grâce.  
Je console un moment, puis je remonte à Dieu.

Et cependant, la tempête s'amasse  
Là-bas à l'horizon en feu !  
Et cependant il faut que l'épreuve se fasse,  
Il faut que la douleur et te noue et t'enlace,  
Il faudra tôt ou tard que ton aigle t'embrasse,  
Et je serai loin dans un autre lieu.

Si tu t'éveilles à cette heure  
De ton rêve de volupté,  
Où ton ange qui souffre et pleure  
Dans son ciel sera remonté,  
Dis-moi, qui soutiendra ton âme ?  
Qui saura t'abreuver d'espoir ?  
Qui versera l'huile à la flamme,  
Qui lavera les taches du miroir ?

Qui te rendra ta lyre d'harmonie  
Qui se sera brisée en chantant les faux dieux ?  
Qui baisera ton front aux heures d'insomnie,  
Et quelle autre pourra donner à ton génie  
Et l'éclat de la foudre et la splendeur des cieux ?

\*.\*.\*

Réveille-toi, Lyre ! le clairon sonne !  
Les archanges chantent en chœur !  
Des quatre coins la voix court et résonne,  
Et la terre créée ontonne  
Le grand hymne du Créateur.

Le Seigneur est jaloux du dieu des corybantes,  
Jaloux des faux autels et jaloux du néant.  
Il vent, ô cœur muet, qu'à sa gloire tu chantes,  
Que toute corde vibre au divin instrument.  
Il est jaloux de l'or, jaloux des dieux d'argile  
Qui dérobent sa gloire et l'adoration ;  
Il appelle la mer et le roseau fragile,  
La colline et la nue, et l'ombre et le rayon,  
Tout ce qui souffre ou luit, bondit, voltige, oscille,  
Au chant de la création !

La voix du monde est horrible et blasphème ?  
Poète, alors, plus haut ! fais résonner plus fort  
Ta lyre qui s'endort !  
Couvre de tes accents le cri de l'anathème,  
Etouffe leurs clameurs dans un sublime accord,  
Et que l'hymne de vie alterne au chant de mort !

Si leur voix te jette l'injure,  
Si leur rage te mord au flanc,  
Chané ! laisse couler cette sainte blessure  
Afin qu'ils lavent leur souillure  
Dans les flots chastes de ton sang.

O sois tout charité, tout parfum, tout prière !  
Laisse blémir encor leur cynisme hardi ;  
Sois beau comme un rosier sous sa fleur printannière,  
Comme une vigne d'Engaddi.

Qu'importe si le vent souffle quand ta main sème,  
Et disperse le grain dans l'air ?  
Qu'importe si l'angoisse a fait sur ton front blême  
Peser sa lourde main de fer ?

Qu'importe si parfois tu pleures sur la vie,  
Si ton cœur manque d'air dans sa froide prison ?  
Si ton nom est en butte à la haine et l'envie,  
Si l'arbre a passé floraison ?

Les larmes sont la divine rosée  
Qui rend jeune et fécond l'immobile désert.  
Le parfum se répand d'une plante brisée.  
Sous le flot en fureur la perle est déposée :  
Pour venir au repos il faut avoir souffert.

Il faut avoir tendu, pâle, ses mains tremblantes  
En appelant tout bas le rêve tant aimé,  
Il faut avoir baigné dans des larmes brûlantes  
Son cœur qui rajeunit plus tendre et parfumé ;

Il faut avoir subi des angoisses sans nombre,  
S'être senti broyer sous la main du malheur ;  
Comme il faut au couchant la nue épaisse et sombre  
Que le soleil colore et revêt de splendeur.

Tiens-toi toujours tourné du côté de l'aurore :  
C'est de là que nous vient l'espérance, et l'amour.

Vois-tu comme déjà l'horizon se colore ?  
Il n'est si longue nuit que ne suive le jour.

Il n'est si dure peine ici-bas qu'on ne puisse  
S'en dépouiller un jour ainsi que d'un manteau.  
Pour l'homme la douleur est un sillon propice :  
La mort continuera l'œuvre germinatrice,  
Et tu verras plus tard fleurir le sacrifice  
De l'autre côté du tombeau.

Et riche de tes pleurs, plus fort de ta souffrance.  
Pour le dernier sommeil tu pourras t'endormir ;  
Tu fermeras les yeux pour mieux voir l'espérance,  
Et cesser de mourir.

\* \* \*

Toute chose a son terme ;  
Tout meurt, mais non pas sans retour.  
Et la fleur qui tombe, renferme  
La graine qui se brise et germe  
Pour refleurir un jour.

Tout se courbe et se penche,  
Mais pour se relever.  
Un souffle redresse la branche ;  
Un jour ton âme libre et blanche  
Elle aussi pourra s'envoler.

Québec, 10 février 1881.

244  
5081 3c

